

20221011 Libération

https://www.liberation.fr/international/moyen-orient/dans-le-nord-du-liban-lenfer-cest-ici-ce-nest-pas-de-prendre-la-mer-20221010_5ID4MKGKLVFI7O7CTUNVD7QFTM/

[Accueil](#) / [International](#) / [Moyen-Orient](#)

Reportage

Libanais candidats à l'exil : «L'enfer c'est ici, ce n'est pas de prendre la mer»

Article réservé aux abonnés
Migrants, l'hécatombe dossier
TRIBUNE

Migrants, réfugiés... face à l'exode

Poussés par l'effondrement économique du pays, de nombreux Libanais tentent de quitter le pays. Dans le Nord, région la plus pauvre, les tentatives de traversée à bord de canots de fortune ont explosé, malgré les risques et les naufrages.



Deux jeunes pêchent dans le port de Tripoli, au Liban. (Ségolène Ragu/Libération)

par [Blandine Lavignon](#), envoyée spéciale à Tripoli (Liban)

publié le 10 octobre 2022 à 17h09

Dans la lumière ocre de fin de journée, la tension ne redescend pas à Aarida, village le plus au nord du Liban, bordé par des champs d'un côté et la mer de l'autre. Dans ce paysage désert, une petite foule se presse entre des échoppes aux étagères vides et quelques chiens errants, dans l'espoir de repartir avec des nouvelles d'un proche disparu. C'est à ce poste frontière, entre la Syrie et le Liban, que les corps de la centaine de victimes du dernier naufrage de candidats à l'exil ont été rapatriés. Le 22 septembre, [le bateau surchargé a coulé au large de la Syrie](#), à Tartous, après avoir quitté le Liban. Il s'agit du drame migratoire le plus meurtrier dans ce pays.

«Je voulais ne jamais revenir»

Ce jour de fin septembre, six corps sont ramenés depuis Tartous, en Syrie, par les équipes de la Croix-Rouge à Aarida. Les ambulances devenues corbillards s'élançant à vive allure sur la route défoncée en direction du sud, le son des sirènes tranchant avec le silence environnant. Elles sont suivies d'un cortège de voitures de familles aux visages marqués par la longue attente. Certains sont perchés sur le toit des véhicules, brandissant drapeaux libanais ou palestinien et flash de téléphones. Les cris de douleur se mêlent au vrombissement des moteurs. La file des véhicules prend la route de Tripoli, épice de cette nouvelle route migratoire. Dans cette ville, l'une des plus pauvres de l'ensemble du pourtour méditerranéen, 85 % des habitants vivent avec moins de 1,90 dollar (1,96 euro) par jour. En trois ans, [la livre libanaise a perdu plus de 90 % de sa valeur](#). Une situation catastrophique qui entraîne l'une des vagues de départs les plus massives de l'histoire du pays. Et pour la première fois, une migration illégale par la mer pour ceux qui n'ont plus d'autres choix pour fuir le pays.

Après avoir d'abord doublé en 2021, les départs par la mer ont considérablement augmenté en 2022 selon le Haut-Commissariat des Nations unies. Depuis janvier, 2 670 personnes ont quitté ou tenté de quitter le Liban par la mer. En 2019, ils étaient 270. Si [les Syriens](#) et Palestiniens restent majoritaires dans ces traversées, le nombre de Libanais augmente significativement, poussés par la dégradation de la situation socio-économique. Désormais, entre un à cinq bateaux quittent chaque jour les côtes tripolitaines, avec en moyenne cinquante à cent personnes à bord, selon l'ONG libanaise Legal Agenda. Les sommes demandées sont les économies d'une vie : de 3 000 à 5 000 dollars en moyenne pour monter dans un canot de fortune. Les passeurs, organisés par petites cellules, sont souvent impliqués dans d'autres types de trafics à l'échelle locale.

Assis dans un des petits cafés aux planches de bois cloutées en bordure du quartier d'Al-Mina à Tripoli, Ahmad Khaled Lazkani fixe le mouvement des vagues, front plissé par le soleil et les soucis. Il y a un an, ce pêcheur de 42 ans a tenté la traversée avec sa femme et leurs trois enfants. *«J'ai tout vendu pour partir, les tapis, même les casseroles. Je voulais ne jamais revenir»*, souffle-t-il. Toute une vie qui se chiffre à 2 000 dollars, juste de quoi financer le voyage. Dans son quartier, quelques voisins se réunissent pour préparer la traversée. L'espoir est de rallier l'Italie ou Chypre, ce pays de l'Union européenne situé à quelques centaines de kilomètres des côtes libanaises. Un soir, ils sont 42 personnes à prendre la mer. *«Bien sûr qu'on avait peur de dériver en mer, mais on était tellement heureux de quitter ce pays que ça passait au-dessus de toutes craintes. Même les enfants étaient paisibles sur le bateau.»*

«Ces gens vont vers leur mort»

Miraculeusement, la petite embarcation de pêche arrive à Larnaca, à Chypre. La joie de toucher terre laisse vite place à la désillusion : *«D'un coup, on a été entourés de policiers, on aurait dit qu'ils étaient des milliers, comme des ombres. Ils ont pointé leurs armes vers nous. On les a suppliés de ne pas nous renvoyer dans ce pays de malheur. En à peine vingt-quatre heures, on y était de nouveau, comme si cette traversée n'avait jamais existé»*, raconte l'homme en polo gris, qui s'entremêle nerveusement les mains. Il loue désormais un petit appartement vétuste dans son ancien quartier. *«Je suis retourné à mon quotidien mais c'est encore pire qu'avant puisque je ne possède plus rien. Mais il n'y a que des histoires comme ça ici.»*

Car peu à peu dans son entourage, tout le monde souhaite tenter la traversée. Le mois dernier, le frère d'Ahmed a pris la mer. Après avoir tenté de rejoindre Chypre, il a été arrêté avec ses compagnons d'infortune par les garde-côtes turcs et est désormais en prison à Izmir. Malgré

cela, chacun veut croire qu'il aura un meilleur destin. *«Si on réunit assez d'argent pour repartir, on reprendra la mer, jusqu'à ce qu'on y arrive. Même une vie misérable n'est plus vivable ici. Je ne fais pas ça pour moi, mais pour mes enfants, ma vie est derrière moi mais je ne peux pas accepter qu'ils vivent ça»*, confie Ahmed.



Youssef, un pêcheur au port de Tripoli. (Ségolène Ragu/Libération)

Un peu plus loin sur les rives du port de Tripoli, des pêcheurs patientent sous un soleil de plomb, leur canne tendue vers l'horizon. Un vieil homme, Youssef, la peau brunie par le temps passé dehors, fait le compte de sa pêche de la journée. Quelques poissons aux écailles argentées qui s'agitent dans un seau d'enfant couleur pastel. Tirant sur sa cigarette, il observe cette migration par la mer d'un air inquiet : *«C'est du suicide, ces gens vont vers leur mort. Partir, c'est mourir.»* Un discours rare dans la ville, où les départs se multiplient ces dernières semaines. Le vieil homme voit d'un mauvais œil les trafics qui se mettent en place autour de cette nouvelle migration.

«La mer, c'est la troisième voie»

A quelques mètres de Youssef, un poste de l'armée a été installé à la sortie du port, pour scruter les allées et venues des bateaux. Mais pour tromper cette surveillance, les bateaux quittent le port à vide, puis rejoignent des plages plus au nord du pays où les migrants les attendent pour embarquer. Certaines de ces expéditions sont déjouées par l'armée libanaise, mais elle confesse un profond manque de moyens. La marine doit composer avec une flotte de bateaux dont certains datent de plus de quarante ans, mais aussi avec les pratiques de corruption qui impliquent certains soldats fermant les yeux.

Les embarcations de migrants qui, elles, ont été interceptées par l'armée libanaise, sont gardées sous scellés dans un coin du port de Tripoli. Un spectacle pour quelques badauds, qui peuvent les regarder depuis un petit bar ombragé par la végétation en friche. Khaled Messiaki y sirote un café noir en observant la scène. L'homme en chemise claire, qui tient une petite boutique de matériel de pêche, connaît le port et Tripoli comme sa poche. *«La ville a tellement changé ces dernières années. C'est incroyable le nombre de départs, les gens*

cherchent une vie avec un peu de dignité. Ici, il n'y a rien à faire, soit tu deviens un gangster, soit tu meurs de faim. La mer, c'est la troisième voie», évoque-t-il. Les cinq bateaux de migrants saisis, à la peinture défraîchie, sont identiques à n'importe quel rafiote de pêcheurs du port. Difficile d'imaginer comment 50 ou 100 personnes ont pu tenir dedans. Le patron du bar soupire : *«Que peuvent-ils faire d'autre ? L'enfer, c'est ici, ce n'est pas de prendre la mer.»*



Des embarcations de migrants interceptées par l'armée sont parquées dans le port de Tripoli. (Ségolène Ragu/Libération)

D'un bout à l'autre de Tripoli, le *safar* – voyage – est sur toutes les lèvres, des ruelles du quartier le plus précaire d'Hay al-Tanak, amoncellement de construction de tôles et de béton, jusqu'aux hauteurs de la ville, colonisées par l'urbanisation. Là, vers le quartier de Beddawi, se tient une échoppe qui donne sur la route. Celle de la famille Al-Dandachi, dont presque tous les membres ont tenté la traversée en avril parce que *«ce n'était plus une vie de rester ici»*. Sur les 80 migrants partis sur ce qui a été [surnommé le «bateau de la mort»](#), seule la moitié a survécu.

«Ces quelques minutes ont décidé de notre vie»

A l'intérieur de la petite bâtisse, des murs nus et quelques fauteuils rouges à la couleur passée où sont assis les frères et le cousin Al-Dandachi, avec l'un de leurs oncles. La pièce sent le tabac et le café froids. Le plus grand, Mohammed, 21 ans, prend la parole le premier. Rasage soigné et épaisse bague au doigt, il narre sans ciller la traversée de nuit sur un bateau de pêcheurs, puis la rencontre avec la marine libanaise qu'ils accusent d'avoir percuté volontairement leur embarcation. *«Nous n'étions qu'à une dizaine de minutes des eaux internationales. Ces quelques minutes ont décidé de notre vie»*, précise-t-il. Ensuite, les souvenirs saccadés s'enchaînent. La coque qui se craquelle, le contact glacial de l'eau, les cris avalés par les vagues, et les quelques minutes pour sauver sa peau en nageant désespérément vers le bateau de la marine.

Moustafa, 13 ans, fixe les mosaïques du carrelage au sol en tripotant ses bouclettes brunes lorsque son oncle raconte comment le garçon a sauvé une petite fille de la noyade. Mais sa mère, sa sœur et le plus jeune de la fratrie n'ont, eux, pas pu l'être et se sont noyés sous ses yeux. Le jeune adolescent, regard vide creusé par les cernes, ne décoche pas un mot de toute la rencontre. Les corps des noyés de leur famille n'ont toujours pas été repêchés. Selon la

famille, c'est une volonté de l'armée libanaise qui craint qu'une enquête menée sur la carcasse de l'embarcation ne prouve sa responsabilité. De leur côté, les forces de sécurité les accusent d'avoir organisé et fourni le bateau de la traversée, moyennant entre 5 000 et 8 000 euros (5 150 à 8 250 euros) par tête.



Mohammed, Moustafa, et Ibrahim, avec leur oncle. Les trois garçons ont pris la mer en avril, avant d'être interceptés par la marine libanaise. Une partie de leur famille n'a pas survécu au voyage. (Ségolène Ragu/Libération)

Ibrahim, 18 ans, tee-shirt noir et jean élimé, partage le regard triste de son cadet. Derrière ses lunettes rondes, ses yeux deviennent humides à mesure qu'il déroule le récit d'une voix saccadée : *« Certains disent que la vie continue, mais tu ne peux pas continuer sans ta famille. Ça ne vaut plus le coup de partir, car pour qui je le ferais ? J'ai perdu tout le monde. »* Un avis que ne partage pas son cousin Mohammed, déterminé à tenter à nouveau la traversée dès qu'il le pourra. *« Grâce à Dieu, j'accepte la situation, c'est comme cela. C'est le gouvernement qui nous oblige à partir de cette façon. Si on avait l'éducation, la santé, du travail, personne ne penserait à partir. »*